

Si cette nourriture est saine, salubre, et en rapport avec les besoins de celui qui la reçoit, elle contribue à fortifier sa constitution, à soutenir ou augmenter sa santé ; mais si elle est mal préparée, malsaine ou même excessive, elle est d'une digestion difficile, fatigue ou désorganise l'estomac, tout le système en est affecté, et elle laisse celui qui la reçoit faible, languissant et souffrant. L'éducation produit des effets en tout semblable sur toutes les facultés de l'homme ; donnée à propos, elle développe son intelligence, fortifie son esprit, forme son cœur et donne à son âme une volonté forte, inaltérable vers le bien. Au contraire, si cette éducation est exagérée, donnée sans discernement, elle peut produire les plus désastreux effets. Son moindre tort, dans ce cas, est de fausser l'esprit et le jugement, de gâter le cœur, pervertir l'intelligence et faire naître la vanité et l'orgueil. L'éducation donc, pour être utile et profitable à ceux qui la reçoivent doit être en rapport avec les besoins de chaque classe de la société, sans pourtant satisfaire les exigences exagérées de certains parents.

Maintenant disons plus particulièrement ce que doit être l'éducation pour les jeunes filles de la campagne. Elle doit être simple, peu dispendieuse et propre à les attacher davantage à la condition de leurs parents. Oui, encore une fois, instruire les jeunes filles des cultivateurs de manière à faire, de toutes celles qui n'ont pas un goût développé pour l'état religieux, de bonnes et intelligentes fermières, de pieuses mères de famille, telle doit être l'importante et utile mission des institutrices chargées de l'éducation, dans les campagnes.

D'abord, que les maîtresses de pensionnat ou d'école considèrent les jeunes enfants qu'on leur confie, comme un dépôt précieux et sacré qu'elles doivent faire profiter. Qu'elles fassent donc tous leurs efforts pour connaître le caractère, les penchants, les goûts de l'enfant qui leur arrive. Aussitôt qu'elles ont la connaissance de ce jeune cœur, qu'elles s'appliquent, sans relâche, à détruire les défauts et à développer les bonnes qualités qui s'y trouvent. Qu'elles impriment, dans cette âme encore si tendre, une volonté forte pour le bien, un souverain mépris pour tout ce qui peut lui faire perdre l'amitié de son créateur. Quand on lui aura appris ses devoirs envers Dieu et son prochain, qu'on s'occupe de lui enseigner les choses qui feront l'occupation de toute sa vie. Toute sa vie, elle devra avoir de l'ordre, de l'économie, elle devra être modeste, discrète, prudente ; toute sa vie, il lui faudra tenir un ménage, s'occuper des travaux de sa condition ; qu'on lui apprenne donc à exécuter ces travaux, à coudre, à tisser, à filer, etc. ; qu'on lui apprenne aussi à préparer la nourriture avec propreté et habileté ; qu'on ne lui laisse pas ignorer, non plus, les soins à donner aux malades, aux convalescents. Ce serait presque un crime de laisser ignorer à une fille de cultivateur, comment il faut tenir un jardin potager surtout, quelles sont les plantes qui doivent y trouver leur place. Ce serait lui rendre un important service à elle-même, à ses parents et à ses voisins de lui apprendre les propriétés curatives d'un grand nombre de plantes, que nous foulons tous les jours sous nos pieds.

Mais pour apprendre ces différentes choses à une jeune

personne, il faut que la pratique accompagne la théorie ; ainsi quand on voudra lui apprendre à préparer une bonne soupe, on l'enverra à la cuisine, on l'obligera de préparer les différentes matières qui doivent la composer, etc. ; de cette manière elle retiendra certainement ce qu'on lui enseigne. Il doit en être de même pour tous les autres sujets qu'on veut lui apprendre. De cette manière encore, on l'attachera à la condition de ses parents, on la lui fera aimer.

Que l'on ajoute à tout cela la lecture, l'écriture soignée, l'orthographe, le calcul, un peu de géographie, celle du Canada, par exemple, et un peu d'histoire ; qu'on enseigne encore à cette élève, à parler correctement, à se présenter avec convenance devant les différentes personnes qu'elles rencontreront ; enfin qu'on leur apprenne la politesse, mais une politesse réelle, celle du cœur, et qu'on leur inspire l'horreur de la feinte, des simagrées, des minauderies, en un mot de toute affectation.

Quand une élève aura été ainsi formée, ses institutrices pourront la renvoyer dans sa famille, pour qu'elle y fasse la joie, la consolation de son père, de sa mère, de ses frères et sœurs.

On objectera, peut-être, que les soins qu'exige une ferme sont des études bien sérieuses pour une enfant ; oui, sans doute, mais l'étude de la grammaire, de la géographie, du calcul, etc., est-elle moins sérieuse ? Que l'on considère l'instruction agricole comme aussi importante que ces matières, et on l'abordera sans plus de crainte, on la poursuivra avec non moins d'ardeur ; de plus, on y trouvera une source de plaisirs réels.

Pourtant s'il se trouve, dans la communauté, des élèves de talents distingués, ayant un goût prononcé et une aptitude remarquable pour la musique, le dessin, la peinture, il n'y aurait aucun inconvénient à leur enseigner ces matières, et à prolonger leur cours, si les parents peuvent payer sans se mettre à la gêne, et sans que leurs autres enfants en souffrent.

Qu'on nous comprenne bien, encore une fois, nous ne sommes pas contre les arts d'agrément, tant s'en faut ; mais nous sommes seulement contre l'enseignement de ces arts trop généralisé, et donné à des jeunes personnes sans aptitude. Mais encore une fois, malgré tout ce qu'on peut enseigner à quelques élèves, qu'on ne néglige jamais de leur donner une éducation qui les rende propres à diriger l'économie domestique d'une exploitation agricole.

Nous allons terminer ces articles par un fait que nous tenons d'une personne bien digne de foi, et qui prouve que notre opinion, sur l'éducation, est appuyée sur celle des personnes réfléchies et sensées des autres pays.

Dans un des départements de la France, les jeunes gens remarquant que dans tous les pensionnats l'éducation était faussée, et que toutes les élèves qui sortaient de ces institutions avaient un goût excessif pour la toilette, les folles dépenses, qu'elles ignoraient tout ce qui concerne la tenue d'une maison, prirent la résolution de n'épouser aucune de ces demoiselles. Ils furent si fidèles à cette détermination, qu'on ne tarda pas à s'en apercevoir, et les maîtresses des pensionnats en furent bientôt informées. Cette première résolution si bien tenue, en fit prendre une seconde. Toutes les directrices de ces institutions se réunirent,